

Bulletin d'histoire politique

Le cinéma des guerres mondiales au Québec Présentation

Béatrice Richard



Volume 20, numéro 3, printemps 2012

Le cinéma des guerres mondiales au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1056194ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1056194ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique

VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Richard, B. (2012). Le cinéma des guerres mondiales au Québec : présentation. *Bulletin d'histoire politique*, 20(3), 7–9. <https://doi.org/10.7202/1056194ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le cinéma des guerres mondiales au Québec

BÉATRICE RICHARD
*Collège Militaire Royal du Canada
à Saint-Jean*

Face à la « grande aventure » des deux guerres mondiales, le peuple canadien-français a fait preuve d'une ambivalence certaine. Non que la perspective de traverser l'Atlantique au nom d'une noble cause n'ait interpellé ses forces vives — pas moins de 195 000 francophones, hommes et femmes, participèrent aux deux affrontements — mais l'uniforme qu'il leur fallait endosser les gênait aux entournures, un « prêt-à-penser » patriotique que distillait alors une culture de masse d'inspiration britannique. Qu'il s'agisse du premier ou du second conflit mondial, les différentes officines de propagande proposèrent cette cote mal taillée à un peuple tout entier, et ce le plus souvent au mépris de son héritage culturel. Et lorsque l'on se résigna à adapter la rhétorique patriotique à la sensibilité canadienne-française, notamment à l'écran, le résultat ne se distingua guère par sa subtilité. C'est ce que nous révèle en substance ce nouveau dossier du *Bulletin d'histoire politique* consacré au cinéma de guerre diffusé au Québec pendant les deux conflits mondiaux et à l'empreinte qu'il a laissée dans la mémoire francophone.

Il y a plus d'une décennie, Louis Brosseau se proposait de décrypter l'écriture cinématographique québécoise de la Deuxième Guerre mondiale à travers neuf films de fictions, tournés entre 1953 (*Tit-Coq*, de Gratien Gélinas) et 1994 (*La Vie d'un héros*, de Micheline Lanctôt). Ce corpus révélait un Québec se préoccupant moins du sort de l'Europe, alors sous la botte nazie, que des avantages à tirer de la guerre pour améliorer son

sort. En arrière-plan, de rares figures de soldats servaient de faire valoir aux multiples visages la résistance à l'enrôlement militaire¹. Une telle lecture des événements reflétait certes le puissant courant d'affirmation nationale qui a traversé les époques où ces films ont été produits. Le dossier proposé ici va plus loin. Ses différents contributeurs proposent de décortiquer le cinéma de guerre auquel furent exposés les Canadiens français durant les deux conflits mondiaux, qu'il s'agisse d'actualités, de documentaires ou de fictions, et d'évaluer son impact dans la mémoire collective jusqu'à aujourd'hui.

Mourad Djebabla analyse les stratégies de mobilisation du front domestique ontarien et québécois durant la Grande Guerre à travers la diffusion de films de fiction, un sujet inexploré jusqu'ici. Même si une large part de ce corpus cinématographique a disparu ou s'est autodétruite, le chercheur est parvenu à combler les vides en consultant les rubriques de la presse urbaine consacrées aux vues animées. Ce faisant, il parvient à reconstituer le discours d'un cinéma patriotique oublié que l'on destinait initialement aux Anglo-canadiens, mais que l'on traduisait, du moins partiellement, à l'attention du public canadien-français. Son travail donne la mesure du fossé qui sépare le messager et son destinataire.

Yves Lever met pour sa part en lumière l'importance du cinéma d'information et de propagande que diffuse l'Office national du film (ONF) pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, qu'il s'agisse du cinéma canadien traduit en français ou des productions originellement francophones. Il met ainsi en valeur un corpus cinématographique susceptible d'avoir modelé la mémoire québécoise du conflit et qui, à ce titre, appelle des études approfondies. À cet égard, l'article de Sylvain Lacoursière se penche sur idéal-type du soldat que tente de promouvoir l'ONF auprès des Canadiens français durant les hostilités. L'auteur souligne notamment les défis auxquels se heurtent les fabricants d'image dans cette entreprise. De toute évidence, le héros anglo-canadien que l'on tente d'imposer au Québec ne passe pas, du moins au début, indice d'une résistance culturelle, sinon politique, profondément enracinée. C'est donc à leur corps défendant que les responsables de l'ONF s'efforceront de rectifier le tir, avec des bonheurs divers, en créant une « French Unit » en 1942.

Pris dans son ensemble, ce dossier force la réflexion sur l'impact du cinéma de guerre au Québec durant les deux conflits mondiaux. Les études présentées ici suggèrent qu'en dépit des efforts de la propagande, le public francophone n'a jamais complètement adhéré à une rhétorique qui, au mieux, recyclait lourdement l'héritage héroïque de la Nouvelle-France afin de le séduire. Se pourrait-il que cette filmographie coup-de-poing ait eu l'effet exactement inverse de celui escompté, contribuant ainsi à nourrir une mémoire « résistante » irréductible ? C'est du moins la question que l'on se pose en lisant l'article de Caroline D'amours qui compare

les films *Passchendaele* et *Le Déserteur*, diffusés simultanément en 2008. Les deux productions illustrent en effet la persistance d'une mémoire conflictuelle des guerres mondiales chez les deux peuples fondateurs. Alors que *Passchendaele* reconduit le mythe de la Grande Guerre comme acte de naissance de la nation canadienne, *Le déserteur* reconduit celui de l'insoumission des Canadiens français à la conscription. Sans surprise, le premier nous entraîne dans l'univers héroïque des tranchées, tandis que le second nous invite à partager le destin tragique d'un conscrit abattu par la police militaire, ultime démonstration de la puissance organisatrice du politique dans la « mémoire qui tourne » d'hier à aujourd'hui.

Notes et références

1. Louis Brosseau, *Le cinéma d'une guerre oubliée*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 205 p.